

FLORENCE BERGEAUD-BLACKLER  
& BOUALEM SANSAL

# “Décivilisation ou choc des civilisations ?”

*Le grand écrivain, de passage à Paris pour recevoir le prix Constantinople, et l'anthropologue au CNRS ont longuement échangé sur la progression de l'islamisme en France. Pour Boualem Sansal, le pays est à la fois confronté à un processus de décivilisation et à un choc des civilisations. Si elle se méfie des «formules», Florence Bergeaud-Blackler pointe la menace représentée par les Frères musulmans.*

Propos recueillis par Alexandre Devecchio et Émile Douysset

**E**manuel Macron a expliqué qu'il existe en France un processus de « décivilisation », un concept emprunté à Norbert Elias. Ce concept vous semble-t-il pertinent ?

**Florence Bergeaud-Blackler** – Plutôt que de civilisation je parlerais de civilité. Nous sommes confrontés à des groupes qui veulent imposer une autre civilité. Je ne sais pas

si cela nous conduira à changer de civilisation, mais il est clair que certains en ont la volonté et l'affirmation. Si nous n'intervenons pas, nous perdrons ce qui nous constitue.

**Boualem Sansal** – « Décivilisation » est un mot très fort, il renvoie à l'idée que les jeux sont faits, que la civilisation française est morte ou en train de mourir. Pourquoi le chef de l'État l'a-t-il utilisé ? Lorsque je l'ai entendu, les bras m'en sont tombés. Cela démobilise d'entendre le chef de l'État le dire aussi crûment. Mais il a raison, il n'a pas tort en tout cas, car décivilisation il y a, en France, en Europe, c'est une réalité observable. Il fait le constat mais ne dit rien sur le pourquoi et le comment du phénomène. Peut-on vivre sans civilisation ?

*Ne s'agit-il pas plutôt d'un choc des civilisations comme l'avait prophétisé Samuel Huntington ?*

**Florence Bergeaud-Blackler** – Nous devons nous méfier de ces politiques de la formule. Les formules sont ensuite reprises par la presse et nous sommes obligés de nous positionner. Les partis politiques embrayent le mouvement en exacerbant les tensions et la polarisation. On a peut-être affaire à un processus de décivilisation si on veut l'appeler ainsi, mais il faut l'étudier en tant que tel sans le comparer

à d'autres événements de l'Histoire. Il faut que nous regardions précisément ce à quoi nous avons à faire. Si on est malade, on identifie le virus avant de choisir un remède, la comparaison peut venir après. Anxiogènes, ces formules fortes nous paralysent, nous tétanisent et ne nous aident pas à penser. Nous, chercheurs, sommes là pour faire réfléchir à condition de ne pas être pris dans ces vagues de politique de la formule.

*Vous expliquez qu'il faut identifier le virus. Votre livre pointe la menace représentée par les Frères musulmans...*

**Florence Bergeaud-Blackler** – La confrérie des Frères Musulmans aura bientôt 100 ans, elle a été créée en 1928 peu après l'abolition du califat par Mustafa Kemal en 1924. Les Frères d'aujourd'hui sont des missionnaires qui veulent entraîner l'ensemble des sensibilités et des courants musulmans vers l'accomplissement de la prophétie califale, ou en termes modernes, de la société islamique. Ils se sont adaptés au fil du temps, il ne suffit pas de regarder ce qu'ils étaient à leurs débuts mais prêter attention à ce qu'ils sont aujourd'hui et veulent devenir. C'est ce que j'ai essayé de montrer dans mon livre. Ils ne procèdent pas de la même manière ni dans le temps ni dans l'espace, donc en Europe et dans les pays musulmans. Ce serait d'ailleurs intéressant de faire la comparaison avec l'Algérie. Ce mouvement existe et il se sert de toutes nos faiblesses, il le faisait déjà en Égypte, et il continue de le faire aujourd'hui en Europe, dans un nouveau contexte.

**Boualem Sansal** – Les civilisations, comme les humains, ont leurs maladies et elles se transforment en permanence. Je pense que la civilisation occidentale est en perte de vitesse depuis longtemps, les Lumières sont un souvenir qui ne dit rien aux jeunes. On parle d'effondrement. Ses élites ont laissé faire ou n'ont pas su faire. En se vidant de sa puissance, en perdant l'initiative, elle s'est fragilisée. Là, elle est face à un défi

*“En Europe s’ouvre la période que j’appelle de « charia-compatibilité » correspondant à ce qu’ils appellent « la terre de contrat », étape intermédiaire entre la terre de mécréance et la terre d’islam”*

Florence Bergeaud-Blackler

*“Ne parler que d’islamisme est une façon de détourner le regard. La civilisation qui s’installe en France, c’est l’islam...”*

Boualem Sansal

majeur, le plus grand de son Histoire. Ne parler que d’islamisme est une façon de détourner le regard. La civilisation qui s’installe en France, c’est l’islam, l’islamisme n’est pas une civilisation, c’est un mouvement politico-religieux vulgaire, dont l’histoire commence au tout début de l’islam, à l’intérieur de l’école rigoriste hanbalite qui plus tard donnera naissance au wahhabisme dont se réclament les Frères Musulmans, auquel ils ont ajouté leurs propres inventions.

**Faites-vous une distinction entre l’islam et l’islamisme ?**

**Boualem Sansal** – Autrement dit, où placer le curseur ? Il y a eu des siècles de débats, de querelles, d’affrontements, de guerres, pour savoir ce qu’islam veut dire, ce que être musulman veut dire, et comment regarder l’autre, le non-musulman. Les musulmans se sont constamment trouvés sommés de se situer dans cet intervalle de définition en perpétuel débat. La pression joue dans le sens de toujours plus d’exigences et de radicalisation, la radicalisation des uns poussant à la radicalisation des autres. Le courant est massif et emporte tout le monde, qu’on soit musulman ou pas. Les Frères étaient une petite poignée discrète en France, ils sont aujourd’hui des milliers, puissamment organisés, ayant pignon sur rue et ne manquant d’aucun moyen d’action. Grâce à eux, mais pas seulement, l’islamisme s’est répandu en France et fait souche. Il a ses objectifs, ses programmes, ses institutions et ses relais dans la société française dans tous ses compartiments. C’est du billard pour eux car l’État et la société françaises en sont encore à se demander ce qu’ils ont en face d’eux. L’islam c’est autre chose, c’est une religion, la deuxième, voire la première dans le monde, qui compte deux milliards de fidèles, c’est une civilisation portée par la oumma, par d’innombrables institutions, la Ligue islamique mondiale, l’Organisation de la coopération islamique, par les États musulmans, les grandes universités islamiques comme al-Azhar, toutes et tous plus ou moins infiltrés par les Frères. Tous sont d’accord sur au moins ce point : ils œuvrent à la renaissance de la civilisation islamique abîmée par la civilisation occidentale qui a colonisé ses terres et ses peuples. L’islamisme se veut en quelque sorte l’avant-garde de l’islam, auquel il épargne les considérations prosaïques. **Boualem Sansal vient de rappeler qu’il y a quelques décennies, les Frères Musulmans n’étaient qu’une association embryonnaire. Pouvez-vous nous raconter leur montée en puissance ? Quelle est l’ampleur du problème aujourd’hui ?**

**Florence Bergeaud-Blackler** – Le frérisme est une forme d’islamisme qui s’est développée en Europe dès les années 1960 par la mobilisation d’étudiants

et réfugiés islamistes. Ces jeunes gens idéalistes pourchassés dans leur pays se sont installés sur les campus et, c’est à partir des universités qu’ils ont pensé leur nouvelle mission, cette fois-ci tournée vers le monde non-musulman libéral, sécularisé où ils bénéficiaient d’une totale liberté d’expression. Sur ces campus universitaires, différents courants islamistes se rencontrent comme les deobandis, des membres de la Jamaat-e-Islami du Pakistan ou des frères d’influence égyptienne et syrienne. Au début, il y avait d’un côté ceux qui pensaient qu’il leur était illicite de vivre dans un pays non-musulman et devaient donc repartir vivre en terre d’islam, ce qu’ils ont fait, et ceux qui pensaient qu’il fallait rester et se donner une mission plus ambitieuse : faire la da’wa (prédication) en Europe. Ceux-ci se sont institutionnalisés, ont formé

des réseaux associatifs continuant d’échanger se nourrissant de leurs idées les uns des autres. Ils ont alors commencé à travailler sur le texte et surtout à « travailler le contexte » pour reprendre la formule de Tariq Ramadan. C’est une idée déjà en germe chez les Frères qui l’ont précédé : comment faire pour que le contexte devienne progressivement musulman ? En Europe s’ouvre la période que j’appelle de « charia-compatibilité » correspondant à ce qu’ils appellent « la terre de contrat », étape intermédiaire entre la terre de mécréance et la terre d’islam. La confrontation violente n’étant pas souhaitable en raison d’un rapport de force défavorable, cette transformation doit se faire progressivement sur un temps long et grâce à une très grande plasticité, grande adaptabilité de ce qu’ils appellent le « mouvement islamique ».

La confrérie égyptienne des Frères musulmans créée par Hassan el-Banna a joué un rôle très important, mais elle n’a pas été la seule à nourrir cette idéologie. Dans le monde anglo-saxon, la cousine pakistanaise Jamaat-e-Islami créée par celui que j’appelle l’ingénieur du système-islam, Abu Ala Mawdoudi, a influencé le mouvement frériste notamment par le biais de l’économie islamique et du marché halal. L’autre grande technique de travail sur le contexte est la théorie victimaire de la lutte contre l’« islamophobie structurelle ».

J’ai commencé à étudier les frères musulmans dans les années 1990 à Bordeaux, progressivement, ils se sont développés en maillant le territoire (UOIF) et à partir de centaines de membres à l’époque exercent aujourd’hui une influence considérable sur le champ islamique français. Ils ont très bien compris quelles étaient nos faiblesses, et notre propension très forte à la culpabilité.



« **Le Frérisme et ses réseaux. L’enquête** », de Florence Bergeaud-Blackler, Préface de Gilles Kepel, Odile Jacob, 416 p., 24,90 €.



« **Gouverner au nom d’Allah. Islamisation et soif de pouvoir dans le monde arabe** », de Boualem Sansal, Folio, 416 p., 12,50 €.



**Boualem Sansal, vous avez vécu le temps de la confrontation en Algérie, un pays qui a basculé dans une forme de terreur lors de la guerre civile dans les années 90. Ce que nous vivons aujourd'hui en Occident est-il comparable à ce qu'a connu l'Algérie ?**

**Boualem Sansal** – Tout à fait, les propos que j'entends en France me rappellent ceux que nous tenions à Alger lorsque l'islamisme commençait à occuper le terrain et installer ses bases. Il paraissait bien sympathique avec son folklore et ses promesses de justice et de fraternité. Ça tombait bien, nous étions en révolte contre les injustices et la corruption du pouvoir. Nous avions les mêmes sympathies pour eux que les gauchistes en France ont aujourd'hui pour vos islamistes. Refuser les islamistes, c'était quelque part soutenir la junte au pouvoir. Nous, nous n'avions que ce choix, la peste ou le choléra, en France, le choix est heureusement plus large.

**En Algérie, le voile a été un outil de conquête comme vous le racontez, dans gouverner au nom d'Allah...**

**Boualem Sansal** – Quelques filles avaient commencé à le porter puis un jour le phénomène s'est emballé et le voile s'est généralisé. On peut dire que l'islamisation c'est la victoire du voile avant d'être celle de l'islam. Nous avions mal compris le but de guerre des islamistes, nous pensions qu'ils visaient le pouvoir et nous sommes allés les attendre de ce côté. En réalité, le pouvoir ne les intéresse pas, leur but, c'est l'islamisation de la société, c'est la oumma, c'est le califat mondial. On l'a compris un peu tard.

La question du voile a provoqué autant sinon plus de débats qu'en France. Elle a profondément agité les gens, les familles, elle a été débattue à l'Assemblée nationale et une loi a été votée en 1992, interdisant les signes religieux dans l'espace public, le voile, l'abaya, la calotte. Trop tard, ils avaient conquis le pays ; un an plutôt, aux élections municipales ils avaient gagné 1 450 communes sur les 1 500 que comptait le pays. Au fronton des mairies, la devise officielle « Par le peuple et pour le peuple » a été remplacée par des slogans islamistes. Après avoir voilé les filles, ils ont voilé les villes et les villages gagnés aux élections. Le gouvernement ne s'était pas posé la question de l'application de sa loi, en conséquence de quoi elle a été frappée nullité le jour même de son entrée en vigueur.

La situation en France est en vérité plus complexe qu'en Algérie gouvernée par une junte militaire qui ne s'interdit aucun moyen pour parvenir à ses fins, la France est un État de droit, un pays ouvert, confronté à un problème inconnu d'elle, a priori insoluble : comment combattre un fascisme politico-religieux d'un autre temps qui s'abrite derrière une religion et une civilisation respectables, et se sert de sa démocratie pour l'empoisonner ? ■

*Propos recueillis par Alexandre Devecchio et Emile Douysets*

La vidéo et la version longue de cette conversation sont à retrouver sur le site du Figaro.

## LE TEMPS DE RÉFLEXION RESOCIALISER LA MORT

Ce qui surprend souvent, chez les personnes qui sont en contact fréquent avec la mort, c'est leur joie. Les unités de soins palliatifs sont comme des ruches. Aucune morosité n'y flotte. Seule semble régner une espèce d'urgence à faire de petites choses avec un grand zèle.

Ce constat est partagé par Régis Debray, qui a revêtu une blouse blanche pour accompagner un médecin de chambre en chambre, à la rencontre de ses patients condamnés à une mort prochaine. Nous sommes à Houdan, petite ville proche de Mantes-la-Jolie, dans les Yvelines, où Claude Grange a pratiqué une médecine sur mesure, mal aimée du grand public.

Dans *Le Dernier Souffle*, ce chef d'unité de soins palliatifs présente les aspérités de la médecine dite « de fin de vie », qui se révèle sous sa plume comme une école de modestie. Voici, selon lui, les trois besoins essentiels d'une personne au terme de son séjour terrestre : « ne pas souffrir, ne pas être abandonnée, ne faire que ce qui fait sens pour elle. » Tandis que la longévité moyenne a triplé en quelques siècles, ce médecin montre comment le « bien mourir » de jadis a été peu à peu dénaturé et désocialisé, tandis que le trépas se dérobaient aux yeux de la société.

Dans cet essai, il souligne l'ambivalence des agonisants : la vérité de leur état, la réalité du diagnostic qui les concernent se voient souvent tronquées, notamment par leur famille qui souhaite les ménager. Lorsqu'il reçoit le « Je vous déteste » d'une épouse révoltée par la mort prochaine de son mari, Claude Grange ne se démonte pas : « Sans doute [votre mari] a-t-il perçu que vous n'êtes pas prête à le voir partir ? » Protestation. « Peut-être pourriez-vous l'autoriser à partir ? » L'acquiescement fait ensuite son chemin en elle et « débloque » la situation. D'où l'exigence de vérité pour permettre à la personne en sursis – comme nous le sommes tous – de devenir « actrice de sa vie jusqu'au bout ». Plus loin, le médecin affirme : « En vingt-cinq ans, je n'ai jamais vu une famille refuser ce que souhaitait un malade quand il le dit aussi clairement. »

Il conclut son propos : « Donner la possibilité aux médecins de provoquer la mort de leurs malades les plus vulnérables est fondamentalement contraire à l'éthique du soin et à la vocation des médecins. » Voilà une bonne lecture d'été pour le législateur.

*Guyonne de Montjou*



*Le Dernier Souffle*, de Claude Grange et Régis Debray.  
Gallimard, 128 p., 13,50 €.